

**À L'OUEST RIEN
DE NOUVEAU**

ERICH MARIA REMARQUE

À L'OUEST RIEN DE NOUVEAU

Traduit de l'allemand
par Alzir Hella et Olivier Bournac

Préface de
Patrick Modiano



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

Titre original : *Im Westen nichts Neues*

© 1929, by the Estate of the late Paulette

Remarque.

© 1929, 2009, Éditions Stock pour la traduction française.

© 2020, Voir de Près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-274-5

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Préface

C'est l'homme d'un seul livre a-t-on dit d'Erich Maria Remarque et d'*À l'ouest rien de nouveau*, écrit à vingt-neuf ans et qui, dès sa parution, eut plusieurs millions de lecteurs.

D'ordinaire, il faut beaucoup de temps et d'endurance pour composer ce qu'on nomme dans les manuels de littérature : une œuvre. Cela ressemble à un interminable marathon. Une vie est trop courte pour venir à bout d'*À la recherche du temps perdu* dont Proust n'a pas eu le temps de corriger les dernières épreuves. Mais il arrive aussi qu'un premier livre écrit dans l'urgence atteigne une zone magnétique qu'il sera impossible à son auteur de retrouver par la suite.

Dans le Berlin des années vingt, un journaliste sportif du nom d'Erich Maria Remarque aimait les cocktails compliqués, les voitures de course et les chiens. Il se confiait parfois à quelques amis qu'il rencontrait au

Romanische Café... Il travaillait – disait-il – à un livre sur la guerre. Le jeune Billy Wilder – il n'avait encore tourné aucun film – lui faisait part de son scepticisme. C'était un sujet qui n'intéressait plus personne. Depuis dix ans, on tâchait d'oublier la guerre. Il ne trouverait pas d'éditeur. Et puis, il en était paru beaucoup, de livres sur la guerre... À vrai dire, ils avaient été écrits jusque-là par des hommes plus âgés que Remarque et qui n'avaient pas connu le front et les tranchées comme lui, à dix-sept ans, parmi des milliers d'adolescents que les grands aînés, les mauvais maîtres et les hommes politiques envoyaient sans scrupule à la mort, avec de fermes discours et de beaux encouragements. On avait fait silence sur le calvaire qu'avaient enduré ces très jeunes gens. Ou alors les mots, quand on en parlait, sonnaient faux.

L'un des privilèges de la littérature, c'est justement de rompre le silence, de crever la carapace du conformisme, des idéologies et des mensonges politiques, de dire « Je »

au nom de ceux qui n'ont pas pu parler ou que personne ne voulait entendre. Cela s'appelle : cracher le morceau. Pas besoin d'élever le ton. Il suffit de dire : Oui, c'était comme ça et pas autrement. *À l'ouest rien de nouveau* tire sa force d'être écrit à la première personne. Remarque y a mis beaucoup de lui-même, de son enfance, de ses parents, de la petite ville de sa naissance, de ses malheureux camarades des tranchées, de sorte qu'il ne s'agit pas d'un roman. Une voix nous parle de très près, dans la plus déchirante intimité, une voix calme et précise. Cette voix, j'en avais retrouvé des accents à la lecture d'autres livres : *Voyage au bout de la nuit*, *Solitude de la pitié*, *Cavalerie rouge*, *L'Adieu aux armes*, *La Garde blanche*, *La Marche de Radetzky*. C'était chaque fois la même intimité et la même émotion.

La phrase d'Erich Maria Remarque est brève, sans incidentes, sans adjectifs. Elle va droit aux nerfs, comme celles des livres cités plus haut. Au milieu de cette horreur

quotidienne qu'il décrit d'un ton égal, il y a parfois une note sentimentale, la douceur d'une élégie, une échappée vers le ciel, un instant de bonheur que l'on vit en fraude.

Tout le livre est au présent de l'indicatif : plus de passé ni d'avenir pour ces très jeunes gens, ces enfants. Quand on leur accorde quelques jours de permission, ils se sentent étrangers parmi leurs proches et ils doivent leur mentir pour ne pas les effrayer. Une cassure s'est produite chez eux, avant même que la vie ait pu tenir ses promesses. Il a été dit un peu trop vite qu'Erich Maria Remarque était l'homme d'un seul livre. Je crois simplement qu'*À l'ouest rien de nouveau* projette sur les romans qu'il écrivit par la suite une lumière blanche et spectrale qui les décolore, mais leur donne aussi une force singulière, comme un paysage de ruines. Après le choc de la Première Guerre, Remarque connut celui de l'exil, dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir, et les livres qui suivirent *À l'ouest rien de nouveau* furent des romans de l'exil, ce qui

accentua encore leur caractère fantomatique et leur mélancolie – celle qui baigne *Arc de Triomphe*, où il évoque un amour sans avenir, l'été 1939, dans un Paris crépusculaire qui est déjà celui de l'Occupation. Plus tard, quand il revint dans l'Allemagne des années cinquante, il se sentit dans son ancienne patrie un somnambule parmi d'autres somnambules. « Promenade en ville le soir, Kurfürstendamm... Comme sous l'eau. Des êtres totalement étrangers. Des zombies. Tout se passe comme dans une espèce de rêve. Comme si tout cela n'était pas réel... Un vide attentif. Un vide opaque. » Mais la blessure initiale, elle se trouve dans *À l'ouest rien de nouveau*.

Je me souviens que je lisais ce livre au collège, dans les années de la guerre d'Algérie. La guerre ? Certaines pages de Remarque m'avaient si fort impressionné que le choix me paraissait simple et se résumait en un seul mot : DÉsertion.

Nous hésitons à relire les livres qui nous ont frappés dans notre enfance et notre

extrême jeunesse. Par fidélité pour eux, nous craignons de ne pas éprouver le même coup de foudre qu'autrefois – à cause de l'âge. J'ai relu *À l'ouest rien de nouveau* et j'ai retrouvé des phrases qui étaient demeurées dans ma mémoire aussi vives que du radium : « Nous avons tant de choses à nous dire, mais nous ne le pourrons jamais » et puis : « Nous sommes délaissés comme des enfants et expérimentés comme de vieilles gens ; nous sommes grossiers, tristes et superficiels : je crois que nous sommes perdus. »

PATRICK MODIANO

Ce livre n'est pas une accusation
ni une profession de foi ;
il essaie seulement de dire ce qu'a été
une génération brisée par la guerre
– même quand elle a échappé à ses obus.

E.M.R.

I

Nous sommes à neuf kilomètres en arrière du front. On nous a relevés hier. Maintenant, nous avons le ventre plein de haricots blancs avec de la viande de bœuf et nous sommes rassasiés et contents. Même, chacun a pu encore remplir sa gamelle pour ce soir ; il y a en outre double portion de saucisse et de pain : c'est une affaire ! Pareille chose ne nous est pas arrivée depuis longtemps ; le cuistot, avec sa rouge tête de tomate, va jusqu'à nous offrir lui-même ses vivres. À chaque passant il fait signe avec sa cuiller et lui donne une bonne tapée de nourriture. Il est tout désespéré parce qu'il ne sait pas comment il pourra vider à fond son « canon à rata ». Tjaden et Müller ont déniché des cuvettes et ils s'en sont fait mettre jusqu'au bord, comme réserve. Tjaden agit ainsi par boulimie, Müller par prévoyance. Où Tjaden fourre tout cela, c'est une énigme pour tout

le monde : il est et reste plat comme un hareng maigre.

Mais le plus fameux, c'est qu'il y a eu aussi double ration de tabac. Pour chacun, dix cigares, vingt cigarettes et deux carottes à chiquer : c'est très raisonnable. J'ai troqué avec Katczinsky mon tabac à chiquer pour ses cigarettes, cela m'en fait quarante. Ça suffira bien pour une journée.

À vrai dire, toute cette distribution ne nous était pas destinée. Les Prussiens ne sont pas si généreux que ça. Nous la devons simplement à une erreur.

Il y a quinze jours, nous sommes montés en première ligne pour relever les camarades. Notre secteur était assez calme, et par conséquent le fourrier avait reçu, pour le jour de notre retour, la quantité normale de vivres et il avait préparé tout ce qu'il fallait pour les cent cinquante hommes de la compagnie. Or, précisément, le dernier jour il y a eu, chez nous, un marmitage exceptionnel ; l'artillerie lourde anglaise pilonnait sans arrêt notre position, de sorte

que nous avons eu de fortes pertes et que nous ne sommes revenus que quatre-vingts.

Nous étions rentrés de nuit et nous avons fait aussitôt notre trou, pour pouvoir, enfin, une bonne fois, dormir convenablement ; car Katczynsky a raison, la guerre ne serait pas trop insupportable si seulement on pouvait dormir davantage. Le sommeil qu'on prend en première ligne ne compte pas et quinze jours chaque fois c'est long.

Il était déjà midi lorsque les premiers d'entre nous se glissèrent hors des baraquements. Une demi-heure plus tard chacun avait pris sa gamelle et nous nous groupâmes devant la « Marie-rata », à l'odeur grasse et nourrissante. En tête, naturellement, étaient les plus affamés : le petit Albert Kropp, qui, de nous tous, a les idées les plus claires, et c'est pour cela qu'il est déjà soldat de première classe ; Müller, numéro cinq, qui traîne encore avec lui des livres de classe et rêve d'un examen de repêchage (au milieu d'un bombardement il pioche des théorèmes de physique) ; Leer,